



Catherine Soullard

« *Sois infidèle...* »



sur *Caprice* d'Emmanuel Mouret

On n'est pas dans la vraie vie mais au cinéma. En douterait-on, que la première scène nous recadrerait tout de suite. C'est le printemps, soleil et arbres en fleurs, Clément (Emmanuel Mouret, notre cinéaste), merveilleux phénomène masculin, hors du temps, gauche, maladroit, timide, Hulot jeune homme, est assis sur un banc, dans un jardin public, à Paris. Un petit garçon d'à peine une dizaine d'années, allongé sur le même banc, la tête posée sur les genoux de Clément, lit. Il lit et s'obstine à lire, refusant toutes les activités (jeux sur téléphone portable, cinéma, balade) que lui propose son père pour tenter de le faire bouger. Humour, distance, plaisir.

On est au cinéma, c'est à dire dans un cadre choisi où les rêves peuvent se déployer et les fantasmes prendre forme. Seule condition, servir la vérité des personnages, et partant, savoir se méfier du vraisemblable car le vraisemblable, frère du vrai, est son plus subtil ennemi, comme le note Roger Judrin dans *Printemps d'hiver*. Saisir la complexité humaine, son inflexion subtile, sa folie la plus saugrenue. Grâce, fraîcheur, humilité.

C'est ne rien entendre à ce cinéma que de le qualifier de doux-amer. Pas seulement parce que la réunion de ces deux adjectifs ne veut pas dire grand-chose, mais aussi parce que Mouret est ailleurs que dans des sensations improbables. L'air de rien, il est radical. On a rarement vu des personnages de cinéma évoluer avec une telle plasticité psychique et sensorielle. Le spectateur, invité à suivre les mille et une circonvolutions de leur esprit, est tenu en haleine par d'inénarrables péripéties intimes. Suivre Clément tenter d'analyser les sentiments que lui inspire Alicia, et plus prosaïquement ses sensations lors d'un baiser, – était-il vraiment présent, ne faudrait-il pas recommencer pour savoir, mais est-ce la peine puisque que de toute façon il ne parvient jamais à croire aux choses formidables qui lui arrivent et qu'il les vit comme de futurs souvenirs, mais ça vaudrait peut-être le coup d'essayer, au moins une fois –, etc. etc. est jubilatoire, ça vaut tous les westerns du monde. Pas de fesses, pas de seins, mais des esprits à l'œuvre, dans les tours et les détours du verbe.

Cinéma intérieur qui cherche à voir et à faire voir, à sentir et à faire sentir, à retrouver l'innocence de l'enfance, la fraîcheur des sentiments et des mots et, par des parti pris formels, à questionner les évidences. Fluidité et vivacité. Ça file, ça coule, c'est spirituel et profond, alerte. Ça n'insiste pas, c'est à deviner. « *Tout est mystère dans l'amour / Ses flèches, son carquois, son flambeau, son enfance* », premiers vers de *L'amour et la folie* de La Fontaine. Emmanuel Mouret en a le trait et l'élégance. Son style est sobre, presque sec, respectueux de chaque personnage, de sa part mouvante et de ses ombres. Alicia (Virginie Efira) est assise sur le lit conjugal. Clément est là, debout, dans la chambre, en train de lui avouer qu'il l'a trompée. Observez-la qui lentement, très lentement se retourne vers celui qui vient de se confesser, regardez-la sourire, pas d'un

demi-sourire, pas d'un petit sourire malin, oh non, ce sourire-là a déposé les armes, et il désarme. Voir un peu plus tard Thomas (Laurent Stocker) et Alicia se chercher, se parler, se frôler, et se demander s'ils ont couché ensemble ou pas, et ne jamais le savoir, qu'on ne nous le dise pas, c'est tout simplement délicieux. Plonger dans le regard de Caprice (Anaïs Demoustier) qui tour à tour s'embue et pétille, la croire ou ne pas la croire quand elle affirme avoir entendu Clément lui dire qu'il l'aimait... le spectateur se laisse mener par le bout du nez, croyant, lui, en dépit de toute raison et en même temps, chacun des personnages.

Caprice, célébration de l'amour et de la vie, pourrait revendiquer l'ombre tutélaire de cet autre ciseleur d'idées, d'images, de mots, Roger Judrin : « *L'amour ne se contente pas de ce qui lui suffit* », « *On ne choisit pas d'aimer. On choisit de persévérer dans son amour* », « *J'appelle divin ce que l'on devine* ».